N° 2853 — 8e Année | CINQ CENTIMES | Mardi 31 Mars 1896

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
ROUBAIX, 63, rue des Fabricants (près la place du Trichon)
TOURCOING, rue VERTE, 56

PRIX DES ABONNEMENTS
ROUBAIX-TOURCOING
Trois mois, 4 fr. 50 — Un an, 18 fr.
Nord et départements limitrophes
Trois mois, 6 francs — Un an, 24 francs

L'abonnement continue sauf avis contraire.

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain Quotidien

PRIX DES ANNONCES
ANNONCES . . . . . 0 fr. 25 la ligne
RÉCLAMES . . . . . 0 fr. 50 —
FAITS DIVERS . . . . 0 fr. 75 —
LOCALES . . . . . 1 fr. 00 —

Les annonces seront reçues aux bureaux du journal, à Paris, à l'Agence Havas, place de la Bourse, 10.

Téléphone

EPOUVANTABLE CATASTROPHE A LILLE

L'Eglise et l'Hôpital Saint-Sauveur en feu

VINGT-SEPT SOLDATS EMPOISONNÉS — HUIT MORTS

ÉPOUVANTABLE Catastrophe A LILLE

L'EGLISE l'Hôpital Saint-Sauveur ET LA NOBLE-TOUR INCENDIÉS

Vingt-sept soldats empoisonnés

HUIT MORTS

Un dramaturge célèbre disait un jour : « Le public aime le théâtre parce qu'il y éprouve des sensations qui ne sont pas celles de la vie ordinaire. »

Ce dramaturge avait-il raison de parler ainsi ?

Nous en doutons, car la vie normale, la vie de tous les jours, est plus fertile en incidents dramatiques que la scène de théâtre où se représentent les tragédies les plus noires, les drames les plus mouvementés.

Et à ce point de vue, rien ne pourra jamais rendre le spectacle inoubliable de l'Eglise Saint-Sauveur de Lille, en feu par une nuit sombre, alors que l'incendie projetait sur un large espace de l'horizon l'immense reflet pourpre d'une fournaise semblant une torche gigantesque flambant au milieu de la ville.

La vieille église qui, par son histoire, se rattache aux légendes du XIIe siècle, brûlait avec des crépitements sinistres, avec des craquements de poutre s'effondrant des hauteurs de la nef et croulant dans le foyer incandescent.

Les orgues, sous l'intensité de la chaleur, se fondaient, se liquéfiaient et s'abîmaient sur le sol en nappes ruisselantes. Les cloches, tombées de leur cage, s'étendaient en nappes métalliques rouges au milieu des décombres et sous les arceaux de la vieille église que léchaient les flammes, les armatures de fer, suspendues par un crochet invisible, dansaient au rythme du vent soufflant sur le brasier.

Jamais décor de féerie n'a été comparable à ce que nous avons vu la nuit dernière.

La haute tour ressemblait vers une heure 1/2 du matin à quelque cheminée gigantesque au centre de laquelle, activée par le vent, le feu s'engouffrait avec des grondements sourds.

Le ciel embrasé projetait des reflets sur la ville et, à une grande distance, les ombres des passants attardés se détachaient sur le sol en silhouettes tellement nettes, qu'on eut pu croire à quelque aurore boréale ou à un météore sillonnant la nue.

Pour ceux qui, comme nous, se trouvaient près de l'édifice, le spectacle était plus saisissant encore.

Les gouttières fondaient peu à peu et du haut de l'église, une pluie de feu tombait en ruissellements continus, semblant encadrer le monument d'un réseau de lumière.

Tableau féerique et dont l'horreur ne pouvait point effacer la splendeur.

Et pendant que l'église flambait ainsi, envoyant vers le ciel des tourbillons rouges et jetant parmi les spectateurs l'appréhension angoissée des grands malheurs possibles, quelques oiseaux dont les nids se trouvaient sans doute sous des corniches de l'édifice, voltigeaient effarés autour du brasier et tournaient dpns une ronde éperdue comme hypnotisés par la flamme.

Près du portail, un bec de gaz brûlait, sans même danser dans son alvéole de verre, sorte de lumignon minuscule indifférent à la grande flambée dont deux mètres de distance le séparaient.

Tout à coup vers deux heures du matin, un frisson secoua la foule.

On voyait une des toitures de l'hôpital prendre feu.

Les pompiers, toujours admirables de courage et d'abnégation, se précipitèrent, sans souci de la pluie de feu qui tombait autour d'eux, sansse préoccuper du plomb fondu ruisselant sur leur casque de cuivre.

Là, encore, comme toujours, ils firent leur devoir, tout leur devoir, mais cela n'empêcha pas, grâce à un vent soufflant par instant en tempête, toute la partie de l'hôpital avoisinant l'église, de prendre feu.

Ce qui se passa à ce moment dans l'intérieur de l'hôpital est inéuarrable.

Il y eut un moment d'affolement.

Des malades poussaient des cris, se pressaient, se bousculaient, cherchaient à fuir, pendant que le personnel de l'établissement, ayant lui aussi, le sentiment du devoir, s'efforçait de ramener au sang-froid ces pauvres gens épouvantés.

Dans un article d'ensemble, il nous est difficile d'entrer dans des détails. On les lira plus loin.

Bornons-nous à mentionner que trois des malades, déjà moribonds, du reste, moururent de saisissement.

Mais un malheur ne vient jamais seul.

L'incendie devait avoir d'autres conséquences aussi terribles qu'imprévues.

Des soldats du 16e bataillon de chasseurs avaient reçu la mission d'opérer le déménagement de la pharmacie de l'hôpital.

Les pieds dans la boue depuis plusieurs heures, mouillés par une pluie fine qui ne cessait de tomber, ils pensèrent reconnaître que certains bocaux qu'ils transportaient contenaient de l'eau-de-vie blanche et sans trop de scrupules, ils se crurent autorisés par la dure besogne nocturne qu'on leur imposait, à en boire.

Les malheureux se passèrent ainsi à la ronde, un bocal d'alcoolature d'aconit.

La conséquence de cet acte irréfléchi fut terrible.

A l'heure où nous écrivons, cinq soldats sont morts et vingt-deux sont en traitement parmi lesquels trois, au moins, donnent des craintes.

On peut blâmer la gourmandise de ces pauvres diables qui, par fantaisie et peut-être aussi par besoin, se laissèrent aller, après plusieurs heures de pénible service, à prélever un verre d'eau-de-vie sur des bocaux qu'ils transportaient ; mais le pêché, on en conviendra, était léger.

Terrible fut le châtiment.

Il parait que l'agonie des cinq soldats décédés dans la journée d'aujourd'hui a été horrible. Leurs camarades sont, eux aussi, en proie à des souffrances d'une effroyable intensité et chacun d'eux sent la menace de la mort planer sur son front.

Quelle dure leçon pour un instant d'erreur !

Nous voulons espérer que l'autorité militaire qui aura à se prononcer sur le caractère des obsèques à rendre aux soldats morts, oubliera la peccadille de ceux-ci et ne se souviendra que des services qu'ils s'efforçaient de rendre aux malades de l'hôpital.

— Service commandé dira-t-on?

C'est possible, mais qu'importe le mobile qui fait agir quand il doit en résulter un bien pour l'humanité.

E. LAGRILLIÈRE-BEAUCLERC.

La catastrophe épouvantable qui vient de s'abattre sur le quartier Saint-Sauveur et dont nous avons déjà longuement parlé hier dans plusieurs éditions a jeté sur toute la ville une profonde désolation. Indépendamment de l'impression de tristesse causée par la rapidité et l'intensité du fléau, les Lillois ont encore à déplorer la disparition des monuments historiques que leur vieillesse et les souvenirs qui s'y rattachent leur rendaient chers à plus d'un titre.

La population est également très affectée des scènes navrantes dont l'incendie a été la cause immédiate : de malheureux soldats, victimes de leur imprudence, expirant dans d'intolérables souffrances ; des moribonds arrachés à leur lit, transportés au hasard des cahots dans les locaux du voisinage et plusieurs expirant dans les bras de leurs sauveteurs.

La nuit du 28 au 29 mars marquera une date lugubre dans les fastes de notre histoire communale.

Les débuts du sinistre

C'est un peu avant minuit que l'on a aperçu les premières étincelles, au haut du clocher de l'église, bientôt suivies d'une flambée intense.

Depuis trois semaines, un ouvrier fondeur était employé à la réparation de la grosse cloche.

Pour ressouder la fêlure, il fallait faire rougir la partie à réparer au moyen d'un réchaud.

Aux lucarnes du clocher se trouvaient fixées des toiles d'emballage destinées à protéger l'ouvrier contre les coups de vent.

Au numéro 93 de la rue Saint-Sauveur, au troisième, habite M. Pirmez, sculpteur sur bois. De la fenêtre de la chambre, la rue s'étend sur toute l'église et le clocher qui a surplombé la maison.

M. Pirmez fut réveillé vers minuit par un bruit de craquements, de chute de pièces de bois.

S'étant levé il aperçut sur une glace des reflets suspects. Il regarda vers le clocher ; des étincelles en jaillissaient.

Tout-à-coup, les toiles tombèrent, les étincelles jaillirent plus pressées et les flammes prirent bientôt, léchant la partie supérieure du clocher. Le feu qui couvait sans doute depuis huit ou neuf heures, venait d'éclater.

M. Pirmez s'élança dans l'escalier et donna l'alarme.

Dans la rue on criait au feu !

M. Landers, cabaretier, rue des Etaques, courut au poste du 3e arrondissement, d'où l'on téléphona au poste central des pompiers à la caserne Malus.

Les voisins éveillés par le crépitement des flammes, se sauvaient en toute hâte, emportant ce qu'ils avaient de plus précieux.

LE CLOCHER EN FEU

A minuit trois quarts, le spectacle était grandiose, les flammes avaient atteint la toiture de la tour qui flambait en projetant dans l'espace des myriades d'étincelles semblables aux fusées d'un gigantesque feu d'artifice.

A l'étage supérieur les sommiers en bois et les poutres étant léchés par les flammes prennent feu à leur tour, les fenêtres s'embrasent et de cet amoncellement de bois jaillissent de tous côtés des langues de feu qui tournoient dans l'espace avec un ronflement sinistre.

Le vent qui souffle avec violence apporte encore un élément de plus à la propagation du sinistre qui successivement envahit les étages inférieurs et forme un immense foyer incandescent d'où des flammes s'échappent et montent en panache à une hauteur considérable.

Les pompiers, arrivés très promptement, mettent leurs dévidoirs et les pompes à vapeur en batterie. Au moment où la machine commence à fonctionner un tuyau crève ce qui retarde les moyens d'actions.

De tous côtés, des gardiens de la paix, des agents de la sûreté font des rondes dans les maisons voisines et font fermer toutes les fenêtres par lesquelles les étincelles, qui pleuvent en flocons serrés, pourraient pénétrer et communiquer le feu au quartier populeux de St-Sauveur.

L'hôpital, situé à une dizaine de mètres du clocher, est l'objet d'une attention toute spéciale.

Les pompiers montés sur les toits arrosent l'église pour empêcher la propagation du sinistre.

Cloches et orgues en fusion

Les cloches ont dû fondre, car le bruit qu'aurait produit leur chute n'a pas été entendu.

Les orgues entrent en fusion et la tribune flambe.

Le portail

Le portail est atteint à son tour ; peu à peu le bois devient dentelle et finalement tombe en charbons ardents ; il ne reste que les armatures en fer, squelette sur lequel le feu n'a pas d'action.

Le feu continue son œuvre dévastatrice. Les prêtres nu-tête arrivent de tous côtés et mettent en sûreté les objets du culte. Une foule énorme stationne dans les rues avoisinantes tenue à distance par les chasseurs à pied, la gendarmerie et les gardiens de la paix.

Les pompiers contournent l'église à droite et à gauche par la rue du Curé St-Sauveur et la rue du Petit-Parvis.

On enfonce le portail qui se trouve de ce côté, mais il devient évident que tous les efforts pour préserver l'église seront bientôt inutiles.

L'EGLISE EN FLAMMES

Les boiseries de la toiture ont pris feu de tous côtés, communiquant l'incendie aux boiseries intérieures.

L'église n'est bientôt plus qu'une immense fournaise, dans laquelle s'abîment chaises, confessionnaux, autels, etc.

L'incendie commence à lécher les murs de l'hôpital. Le service des pompes fonctionne avec viguer dans cette direction.

On ne s'occupe plus de l'Eglise qui est définitivement sacrifiée car il est devenu inutile de tenter quelque effort de ce côté.

Nous montons à ce moment au troisième étage de la maison dont nous avons parlé. Nous contemplons dans toute son horreur le grandiose et terrifiant spectacle.

Les vitraux fondent dans la nef de gauche et sous la poussée du vent des torrents de flammes jaillissent d'un des côtés de la tour.

Les poutres enflammées tombent par instant au milieu de l'Eglise.

La tour tout entière est devenue une immense cheminée d'appel. Il n'en restera que les quatre murs.

Les autorités

Sur les lieux du sinistre sont arrivés successivement MM. Vel-Durand, préfet du Nord ; Géry Legrand, maire de Lille.

MM. Letailleur, secrétaire-général de la Préfecture ; Charrier, chef de la 1re division ; Contamine, secrétaire-général de la Mairie ; Gavelle et Basquin, adjoints ; Barrois et Grognier-Darragon, conseillers municipaux.

M. le général de France, commandant le 1er corps d'armée ; MM. les généraux Segrétain, Chanoine, Avon, de Chauvenet ; le colonel Pencl et tous les chefs de corps de la garnison.

M. le procureur de la République, et, outre le commandant Druez et la plupart des officiers du bataillon, MM. les officiers supérieurs de la gendarmerie ; le lieutenant-colonel Lancelot, le capitaine Bagard, l'adjudant Joyen.

MM. Des Vallons, commissaire central, Florin, inspecteur de la Sûreté, Barbier, commissaire de permanence, les officiers de chasseurs à pied, MM. Quectier, commissaire intérimaire du troisième arrondissement ; Lefebvre, Hallot, officiers de paix, Florin, inspecteur de la sûreté, Pouleur, brigadier, etc.

LA NOBLE-TOUR EN FEU

On apprend à l'instant que la Noble-Tour, dernier vestige des remparts du Vieux-Lille, construite en 1402, est en feu.

Nous nous rendons de ce côté et nous apercevons une immense gerbe de flammes jaillissant de la toiture.

A ce moment, les pompes ne fonctionnent pas encore dans cette direction.

On s'occupe exclusivement de l'hôpital, qui donne de graves inquiétudes.

A L'HOPITAL

Le bruit court tout-à-coup que le feu commence à mordre sur le côté où se trouve la salle St-Louis.

Dans la seconde cour où nous pénétrons, une pluie de feu tombe et rend impossible le séjour même de quelques secondes dans cet endroit.

Des clameurs montent du côté de la salle Saint-Côme où se trouvent les femmes. Il y a de l'affolement même parmi le personnel de l'hôpital.

Quelques sœurs de charité, très impressionnées par ce spectacle et par le danger menaçant les malades, tournent sur place sans savoir dans quelle direction se rendre.

L'émoi est grand à l'hôpital ; un malade affolé quitte son lit et, un bandeau sur les yeux, se fait à toute force conduire dans un estaminet voisin.

Des mesures de sauvetage sont prises d'ailleurs et tout le personnel de l'hôpital est debout prêt à toute éventualité.

Des étincelles énormes s'abattent sur la chapelle et sur le toit de la salle St-Louis, l'une d'elle tombe par un tuyau d'aérage et communique le feu à une dépendance de cette salle. Une panique se produit, mais les pompiers veillent et parviennent à l'aide de seaux d'abord, d'une lance ensuite, à éteindre ce commencement d'incendie.

Pour éviter les accidents on fait évacuer la salle, et tous les malades qui peuvent se lever sont debout, des pompiers arrosent les toits de l'hôpital, et font des prodiges de dévouement.

Aidées des pompiers, des internes et de personnes dévouées, les sœurs de l'hôpital s'occupent de suite du sauvetage de leurs malades, qui réveillés en sursaut par le bruit, pour la plupart, demandèrent tous à grands cris à ce qu'on les emportât.

Grâce aux énergiques et constants efforts des pompiers, tout danger disparait bientôt et l'hôpital Saint-Sauveur est indemne.

Les hospitalisés de la salle St-Louis ont été transportés dans la salle St-Jean où ils sont en sécurité. La visite de M. Vel-Durand, préfet du Nord, a rassuré les affolés et à notre départ le calme le plus absolu règne dans toutes les salles.

Aspect du Sinistre

A 4 heures tout danger semble avoir disparu. Les pompes lancent des torrents d'eau sur le brasier incandescent. Nous pouvons pénétrer dans l'église incendiée, par la sacristie.

Un spectacle effrayable s'offre à nos regards, le feu finit de consumer les poutres, des amoncellements de bois continuent de brûler, un vent violent fait hurler les flammes et déverse sur le pavé le plomb des nochères qui tombe en pétillant.

Il ne reste absolument rien du vieil édifice que quelques armatures de fer qui pendent et oscillent dans la vaste nef. Il se dégage de ce spectacle un sentiment d'effroi qui vous étreint l'âme.

Les pompiers continuent à arroser les statues noircies et fendillées, les autels calcinés et lamentables. C'est un enfer que ce temple où les objets sacrés sont tordus, affaissés, brisés.

Le toit de la Noble-Tour brûle toujours éclairant d'une lueur fantastique les troupiers massés sur les remparts et dont le concours est devenu impuissant.

Trompeuse accalmie

A 4 heures 1/2, on considère comme circonscrits les ravages faits par l'incendie.

Les troupes quittent les lieux du sinistre, et l'on se félicite d'avoir pu préserver d'une aussi imminente catastrophe l'hôpital Saint-Sauveur.

Mais cette quiétude d'un moment va être suivie d'un terrible réveil.

Deuxième phase du sinistre

L'HOPITAL EN FEU

Les officiers trempés jusqu'aux os, grelottant sous la pluie qui tombait à verse s'étaient rendus dans un estaminet voisin où la cabaretière très aimable avait à leur intention allumé le poêle ronflant. Les piquets d'incendie du 43e et du 16e étaient retournés vers leurs casernes ; M. le capitaine de gendarmerie Bagard après s'être assuré du service s'en était allé lui aussi, chacun se félicitant qu'au milieu des deux brasiers formés par l'église et la Noble-Tour, l'hôpital soit resté à peu près indemne.

Tout-à-coup, une sœur toute effarée vient annoncer que des flammèches, tombées dans la salle St-Louis par un tuyau d'aérage, y produisent un commencement d'incendie identique à celui qu'on avait pu maîtriser quelques heures auparavant.

Immédiatement les pompiers bouchent toutes les issues afin d'empêcher l'appel d'air et étouffer le feu. Ils y avaient réussi en partie, lorsque subitement, du toit jaillit un jet de flammes qui se communiquent rapidement avec une grande intensité à toute la salle qui longe l'église sur une longueur de près de cent mètres.

Quel épouvantable spectacle et quelles atroces émotions. Il y a là dans l'hôpital des centaines de malades, les uns immobilisés par quelque fracture, les autres suant la fièvre, chancelant de faiblesse qui vont être asphyxiés ou grillés si on ne les emporte. Et le vent souffle, la pluie tombe persistante et glaciale. Du bâtiment s'élèvent des clameurs de tortures : appels rauques, supplications lamentables, cris désespérés d'impuissance et de colère. Une panique inénarrable, un tumulte de folie règne dans la salle Saint-Jean où tous ces pauvres gens sont rassemblés. Ceux qui peuvent se mouvoir se précipitent vers toutes les issues, malgré les exhortations des sœurs et des infirmiers.

Des aveugles du service ophthalmologique errent à tâtons, se heurtent aux lits, aux tables de nuit qu'ils renversent ; des femmes, cheveux épars, des enfants demi-nus courent, dans l'inconscience de la frayeur, vers le feu qu'ils veulent fuir et, sur leur séant, les moribonds effrayants, hâves, se dressent comme des squelettes, claquent des dents, hurlent à la mort. Qui pourra des spectateurs atterrés oublier ces minutes infernales !

Il faut agir cependant et vite.

LE SAUVETAGE

Chacun se met à l'œuvre. Le personnel de l'hôpital montre un courage absolument digne d'éloge, les sœurs malgré leur apparence chétive transportent les malades avec une énergie vraiment surprenante. Les chasseurs à pied aident à l'évacuation des pensionnaires et les mettent en sûreté dans le dispensaire des *Sœurs de Jésus*, rue du Curé Saint-Sauveur. On en conduit également chez des voisins, aux hospices, dans les écoles, partout où il y a des locaux disponibles.

On a téléphoné à M. Géry Legrand, qui un instant auparavant était parti rassuré comme tous les spectateurs sur le sort de l'hôpital. Il revient aussitôt accompagné de M. Contamine et avec un sang froid très remarqué avise aux mesures de sauvetage des infirmes.

Le Train des équipages réquisitionné

Toutes les voitures de place disponibles sont réquisitionnées pendant que M. Contamine réclame le concours de l'autorité militaire pour que les voitures d'ambulance viennent prendre les fiévreux et les contagieux.

A la Place, M. le Secrétaire général ne trouve qu'un soldat de planton qui, malgré toute sa bonne volonté ne sait trop comment opérer la véritable mobilisation qu'on réclame.

M. Contamine se rend alors en hâte chez le Gouverneur de Lille, M. le Général Segretain qui immédiatement donne les ordres nécessaires pour assurer l'envoi des voitures d'ambulance.

Les soldats du train des équipages étaient occupés au pansement des chevaux quand l'ordre arriva. En quelques minutes les voitures étaient attelées et partaient au galop pour l'Hôpital Saint-Sauveur.

L'ÉVACUATION

LES MORTS

L'évacuation s'opère hâtivement sous la menace des flammes qui gagnent du terrain malgré l'héroïsme des pompiers exténués de fatigue.

Nous sommes encore témoins d'une scène affolante. Une malheureuse femme paralysée avait dû rester clouée sur son lit. Le capitaine des pompiers Boivin et quelques-uns de ses hommes se précipitent pour l'enlever mais à peine l'ont-ils touchée que la douleur lui arrache des cris effrayants.

On la prend par les pieds, par les reins, par la tête avec les plus grandes précautions et ses souffrances sont tellement horribles qu'elle supplié de la laisser mourir sur place : on met plus de vingt minutes pour la descendre et la placer dans une ambulancière sans qu'elle cesse de se lamenter.

Les malades au nombre de trente, sont dirigés vers le dispensaire de Wazemmes, où M. Titreu, vice-président du bureau de bienfaisance, a convoqué d'urgence tout son personnel.

Quarante enfants sont conduits à l'hospice général ; cent vingt-trois autres pensionnaires sont évacués sur la Charité.

Pendant le trajet un homme dont l'état était désespéré depuis la veille a rendu le dernier soupir ; il en a été de même d'une femme et d'un enfant. Ce dernier est mort dans les bras du père jésuite Wauthier.

La femme morte pendant le transport, se nomme Maria Leignel, âgée de 22 ans.

L'homme s'appelle Dhillies, 56 ans, il était entré à l'hôpital au commencement de la semaine.

Un interne en danger

Un interne, qui était resté l'un des derniers, M. Gugelot, de service dans une salle, emporté par son ardeur à sauver les malades ne s'aperçut pas que l'escalier était en feu. On dut lui amener l'échelle de sauvetage pour l'aider à sortir de sa fâcheuse position.

Le corps médical

Le corps médical avait été prévenu et vers sept heures et demie tous les docteurs chefs de clinique étaient présents rivalisant de zèle et de dévouement pour aider les hospitalisés dans leurs douloureuses épreuves. MM. Phocas et de La Personne surtout font les prodiges d'initiative et d'habileté.

On a prétendu que l'interne de service Gugelot n'était pas à son poste. C'est une erreur et nous avons vu la part qu'il a prise à l'évacuation des malades et comment il put se retirer sain et sauf.

M. Réniez, interne des enfants était également à son poste, et de plus, deux externes sont venus se mettre à la disposition de leurs camarades afin de les aider dans leur besogne.

Le fléau est vaincu

Enfin, grâce aux efforts de tous le fléau est vaincu. Il est à ce moment neuf heures et demie, néanmoins, voulant éviter une nouvelle surprise les pompes qui sont restées en permanence sur les lieux continuent à déverser sur le brasier fumant des torrents d'eau. De ci de là on voit courir sur le faîte des pignons branlants des pompiers qui, armés de lances éteignent quelques combustions partielles. Comme nous le disions plus haut, tous indistinctement ont montré une énergie et un dévouement dignes d'admiration pour combattre ce sinistre qui laissera dans la mémoire de nos concitoyens un si triste souvenir.

Les blessés

Un sapeur-pompier, M. Verbrughe, à la fin de l'incendie, vers neuf heures du matin, est tombé d'une échelle dans la cour de l'hôpital. Un caporal sapeur, M. Alavoine, a eu le doigt écrasé. Enfin, un soldat du 16e bataillon de chasseurs est tombé dans une crise d'épilepsie.

FATALE MÉPRISE

Vingt-sept soldats empoisonnés

CINQ MORTS

La fatalité voulait qu'il y ait d'autres victimes que celles dont nous avons déjà parlé. Un grand nombre de chasseurs à pied ont en effet été empoisonnés et plusieurs ont payé de leur vie une méprise inexplicable. Voici des détails sur cet horrible évènement :

Pendant que les sauvetages s'opéraient, l'incendie avait fait des progrès considérables et menaçait, malgré toutes les bravoures et tous les efforts des pompiers, de gagner la pharmacie et les laboratoires de l'hôpital. On résolut d'évacuer les matières inflammables qui pouvaient fournir un nouvel aliment à la conflagration grandissante. Le colonel de gendarmerie et le commandant Druez conférèrent ce travail à une compagnie de chasseurs à pied qui étaient venus relever leurs camarades fatigués. Les troupiers se mirent à déménager les flacons, les bocaux de toutes sortes contenant des dissolutions de médicaments, pour les porter à l'école des filles, en face de l'hôpital Saint-Sauveur.

Vingt-cinq à trente soldats eurent la mauvaise inspiration d'absorber le contenu de plusieurs bouteilles renfermant des poisons. Ceux qui